

Par monts et par vaux

Les Visites pastorales de Mgr de Rossillon de Bernex,
évêque de Genève (1697-1734)

Raymond OURSEL

Les historiens, et ceux de l'Eglise en particulier, ne sont pas seuls à connaître le secours qu'offrent à leurs études et reconstitutions les procès-verbaux des Visites pastorales que tout évêque, notamment depuis le Concile de Trente, était tenu d'effectuer des paroisses de son diocèse ; à leurs côtés, hagiographes, liturgistes, sociologues, géographes, et, plus encore peut-être, les archéologues eux-mêmes y trouvent largement leur compte : non seulement par les états dressés du niveau spirituel, de la pratique, des rites, mais par les descriptions données d'édifices souvent détruits depuis lors, du mobilier qu'ils conservaient et qui a, plus souvent encore, disparu corps et biens, non moins que par les relations précieuses des cérémonies de dédicaces, consécérations d'autels, poses de première pierre. L'ancien diocèse de Genève bénéficie à cet égard d'une bonne fortune particulière, puisque, soit aux Archives d'Etat, soit aux Archives de la Haute-Savoie, il dispose en totalité de la suite des Visites effectuées à travers son vaste territoire de la fin du moyen âge à la veille de la Réforme ; depuis le repli du siège épiscopal à Annecy, la série des Visites, de 1554 à la fin de l'Ancien Régime, est en entier conservé aux Archives de ce département.

Seules cependant, les captivantes tournées de saint François de Sales, pionnier ardent et inlassable de la Contre-Réforme, ont été à ce jour publiées paroisse après paroisse. Les autres, de son prédécesseur immédiat, Claude de Granier, jusqu'à Mgr Biord, confirment que nul ne fut moins casanier qu'un évêque de Genève aux XVII^e et XVIII^e siècles. Chacun d'entre eux, sillonnant sans compter sa peine les difficiles chemins de montagne, avait à cœur de consacrer la majeure part de la « bonne saison » d'été au laborieux devoir de la Visite pastorale. A ce prix, et en dépit de l'inévitable intermittence du contrôle, de la fugacité des apparitions épiscopales d'une paroisse à l'autre, une surveillance disciplinaire, par les relations qu'elle engendrait ou rétablissait, par ses prolongements comme par ses attentes, améliorerait visiblement la qualité spirituelle, le zèle et le prosélytisme du clergé après la terrible secousse des années 1530 et l'irréversible déchirement qu'elle avait provoqué.

La Visite pastorale restaurait la confiance, créait peu à peu le climat nouveau dont témoignent, à bien lire, les comptes rendus du XVII^e siècle. Selon la logique et la commodité la plus opportune du moment, les successeurs de saint François, Mgr d'Arenthon d'Alex en particulier (1661-1695), s'étaient assigné une portion du territoire diocésain à visiter, dont ils inspectaient les paroisses l'une après l'autre ; l'évident inconvénient du système était que la paroisse visitée se savait assurée, dès que l'évêque voyageur aurait tourné les talons, d'une parfaite quiétude dont nulle alarme ne viendrait plus avant longtemps troubler le train-train.

Le successeur désigné de Mgr d'Arenthon d'Alex, Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex, reçut ses bulles de nomination le 26 août 1697, après une vacance de deux années dont la charge avait été assurée par le Vicaire général Joseph Falcaz. De famille savoyarde, il avait longtemps vécu hors de la province, en sa qualité de religieux antonin, puis de supérieur de la maison que cet ordre hospitalier possédait à Toulouse. Peu familier de la Savoie, il se plut à reconnaître dès son élection le bon état dans lequel ses prédécesseurs lui laissaient « l'immense diocèse », et à rendre un particulier hommage au Vicaire général Falcaz : « un homme de Dieu, qui est recommandable par son savoir aussi bien que par sa vertu et sa rare prudence ». Il ne fut pas long, toutefois, à constater que le mode habituel des Visites pastorales demandait à être réformé, et que le moment était venu d'en accroître l'efficacité par la fréquence des inspections, c'est-à-dire par un bouleversement complet de la méthode d'organisation des itinéraires. « Considérant que s'il visitoit paroisse après paroisse selon la situation des lieux, il ne pourroit parcourir son diocèse que dans l'espace de douze ou treize années, il jugea à propos ... de visiter seulement quelques paroisses dans chaque province afin de se rendre présent successivement en plusieurs contrées dans ses premières courses pastorales et cognoistre par ce moyen l'estat et le besoing général de tout le troupeau que la Providence luy avoit confié. » Son biographe, le P. Boudet, résume en une formule saisissante l'application qu'il sut faire de ce plan tout nouveau : « Il voloit d'une province à l'autre »¹... Et il n'en mésestime pas la performance physique : « on ne conseilleroit pas, recommande-t-il, à un prélat qui n'auroit pas une forte sancté d'entreprendre de visiter son diocèse de cette manière ».

Les avantages de la méthode, cependant, sautaient aux yeux, en cette période critique des premières années du XVIII^e siècle où, sur la toile de fond du conflit européen, l'apparente stabilité du diocèse de Genève ne dissimule pas la profonde mutation sociale, économique et même spirituelle qu'à l'instar d'autres districts savoyards, la Tarentaise voisine en particulier, on lui voit accomplir. Par le reflet authentique et fidèle donné d'une telle conjoncture, les comptes rendus de Visites du prélat que l'opinion savoyarde, dès son vivant, n'hésita pas à qualifier d'*alter Salesius* font date, presque au même titre que le tableau que brosse d'autre part le registre des inspections de son prédécesseur illustre, dans l'histoire du grand évêché meurtri.

¹ *Vie de Mgr de Rossillon de Bernex, évêque et prince de Genève*. Paris, 1751, in-16, p. 149.

Tout administrateur sait, et Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex, visiteur institué des commanderies antonines de Catalogne et de Roussillon durant son séjour à Toulouse, ignorait moins que personne que l'efficacité d'un contrôle ne repose pas seulement sur la répétition des visites, mais sur une connaissance préalable parfaite du terrain à inspecter. Aussi se préoccupait-il, dès son accession, de recueillir toutes informations nécessaires sur l'état du diocèse, et recourut pour cette enquête aux archiprêtres diocésains, qui trouvaient là, tout à point, la justification de leur institution. Ils avaient été créés, un siècle plus tôt, par Mgr de Granier, sous l'étiquette de « Surveillants » effectifs, capables de remplacer, et en plus grand nombre, les huit doyens ruraux dont l'office était pratiquement tombé en désuétude. C'est en 1645 qu'au vocable primitif fut substitué celui, moins scolaire, « d'archiprêtres » ; leur chiffre fut de son côté augmenté, par paliers, dans le cours du XVII^e siècle ; il était, en 1675, de 44, et de 49 en 1697. Le siège, cependant, ne fut jamais affecté à une paroisse unique, choisie entre toutes pour son importance ou sa position ; l'évêque discernait le titre, *ratione personae*, au pasteur estimé le plus convenable du district : vicissitudes d'opportunité, qui garantissaient en principe un bon choix, mais rendent l'analyse de l'institution, et même sa nomenclature statistique assez délicates.

Par circulaire datée du 6 septembre 1697 et signée du Vicaire général Falcaz, le nouvel évêque prescrivait aux archiprêtres diocésains d'effectuer, chacun pour leur part, la visite des paroisses soumises à leur juridiction et de lui en adresser le compte rendu. Trente-cinq réponses ont été conservées, issues de tous les points du vaste diocèse, le pays de Gex excepté². Rédigées avec scrupule et une grande prudence apparente, elles sont, en soi, fort instructives. L'optimisme du ton, conventionnel et pour ainsi dire obligatoire dans ce genre de rapport hiérarchique, se tempère de quelques touches plus sombres : tous les correspondants laissent entendre qu'il règne dans le pays une grave misère, dont une lettre de Mgr de Bernex au pape transmettra l'écho le 20 août 1699. Certains relèvent, chez les ecclésiastiques de leur ressort, de fâcheuses différences dans le niveau de la culture générale. En l'archiprêtré d'Évian, par exemple, « il y a une demy-douzaine de curés qui sont forts et se peuvent tirer de partout et par leurs doctrines et par leurs mœurs » ; mais « si les autres ne sont point si forts pour la doctrine », tous, néanmoins, « s'acquittent bien de leur emploi, et sont tous gens de bien, et irréprochables ». Ailleurs, c'est l'indifférence de la population qui est stigmatisée : ainsi, à La Biolle en Albanais, l'église tombe en ruine, et les paroissiens, qui ne comptent pourtant pas au nombre des plus pauvres, refusent de rien entreprendre pour sa restauration ; l'archiprêtre n'hésite pas à agiter la menace d'un interdit, qui les ferait au moins réfléchir. A Megève au contraire, l'archiprêtre se félicite de la reconstruction, qui bat son plein, de l'église paroissiale de son siège, ainsi que de celle de Flumet : entreprises conjointes, et qui donnent le branle d'un mouvement que le nouvel évêque rencontrera plus d'une fois le long de sa route. La meilleure note émane des profondeurs du Val-romey, bien relevées de la situation catastrophique où elles gisaient au début

² Archives de Haute-Savoie, 1 G 218 et 219.

du XV^e siècle ; l'archiprêtre des Abergements se targue de n'avoir à apprendre à son évêque « aucune meschante nouvelle ; je puis vous assurer, Monsieur, qu'il se sé (*sic*) passé depuis plus de trois ans aucune action digne de la moindre censure ».

Au fil de toutes ces notes éparses se dégage ou se confirme cependant une évolution capitale dont bien d'autres signes commencent alors de rendre compte : soit le contraste qui oppose l'avant-pays occidental, où la propriété foncière est demeurée aux XVII^e et XVIII^e siècles presque exclusivement noble ou monastique, et les hautes vallées de la montagne dont l'expansion démographique, sociale et économique se marque en particulier à un indice monumental qui ne trompe pas : la floraison de ces modestes et délicates chapelles, enrichies souvent d'un mobilier populaire à la verve et la diversité déconcertantes, qui font presque totalement défaut au plateau et à la plaine, et confèrent au pays des alpages, sous le manteau de la neige ou dans le verdoisement des étés éclatants, un charme émouvant de fidélité.

Très brefs au moyen âge, les procès-verbaux se sont accrus en volume au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, jusqu'à remplir, pour chaque cas, plusieurs feuillets de gros registres. Rien ne doit en effet échapper à l'inspection de l'évêque. Les devoirs dûment rendus au Saint Sacrement, et une brève homélie dispensée aux fidèles qui se pressent, l'état du sanctuaire, de ses ornements et livres, de ses mobiliers, est minutieusement recensé ; le visiteur se renseigne avec attention sur les paroissiens, pratique et mœurs, se préoccupe aussi, discrètement, de celles du curé ; il reçoit les notables ; s'il en a le loisir, il dispense en personne une leçon de catéchisme aux enfants. Chaque chapelle fondée dans l'église fait l'objet d'une notice particulière ; ses titres et revenus y sont consignés ; le prélat ne manque pas de signaler, voire même de visiter quand il peut, par monts et par vaux, les chapelles rurales. Suffisamment informé, il inscrit alors au procès-verbal les injonctions qu'il adresse au curé et aux desservants d'une part, et, de l'autre, aux paroissiens et aux patrons temporels. Ces prescriptions sont commentées oralement dans un « avis pastoral », à l'issue de la messe solennelle qui clôt la visite, et le procès-verbal lui-même est lu à la porte de l'église, tandis que sont réglés les ultimes différends éventuels.

A travers le stéréotype de la formule, les documents éclairent souvent mieux que ne feraient de longues analyses les comportements et mentalités, dépeignent par touches anecdotiques l'originalité du milieu social. Il va de soi que chaque visiteur imprime à l'examen de chacun des cas son style et son optique particuliers, laisse percer les tendances profondes de son esprit ou de sa politique, voire sa psychologie du moment, que les labours de la route plus d'une fois infléchissent, de l'enthousiasme à la lassitude, la déception, la colère quelquefois. La vie paroissiale, elle, s'y découvre en notations attachantes, dans ses rythmes traditionnels plutôt, d'ailleurs, que dans son intimité difficilement saisissable. Les incidents qui l'émaillent, les pittoresques disputes entre curé et paroissiens, les fastes d'une cérémonie, dédicace, confirmation, s'inscrivent, quant à eux, en instantanés pleins de vie et de verdure. D'une paroisse à l'autre, bien entendu, les injonctions varient d'objet et de

méthode, infiniment précieuses à l'historien quand lui font à peu près défaut les dossiers spéciaux et tenus à jour d'une conduite quotidienne.

Le circuit³ que Mgr de Bernex accomplit dès la première année (1698), en deux mois à peine, est à cet égard impressionnant et révélateur. Sa reconstitution montre bien que le nouvel évêque avait, en moins d'un an, approfondi les besoins les plus brûlants du diocèse, et qu'il entendait en prendre au plus tôt une connaissance directe : « partie de France » outre Rhône, confins de Genève, restauration et confirmation de la foi catholique dans la montagne furent les trois objectifs constants de sa mission. Les 19, 20 et 21 juillet, il était à Seyssel, dont l'église venait d'être reconstruite à neuf. Il gagna de là Ceysérieu, tête d'un doyenné blotti sous les escarpements du Grand-Colombier, qu'il inspecta les 23 et 24, puis, par Saint-Ennemond, Talissieu et Ameyzieu, rebroussa chemin jusqu'à Anglefort en Chautagne, où il était le 27. Traversant d'une traite le plateau de la Semine, il gagna au plus bref le pays de Gex. Le 30, il érigeait en paroisse le village de Collonges, affirmant ainsi son dessein de poursuivre l'œuvre de restauration si vigoureusement entreprise par son prédécesseur. A Gex, où il séjourna du 1^{er} au 3 août, il constata avec satisfaction que l'église était très « décente » et bien pourvue. L'impression ne fut pas moins favorable à Segny, petite annexe de la paroisse de Chevry, qui réclamait avec insistance son autonomie ; elle fut beaucoup plus fâcheuse à Challex, où aucun remède n'avait été apporté aux multiples déficiences constatées lors des précédentes visites.

Le 7 août, Mgr était à Saint-Julien, d'où, à marche forcée, il gagna le Chablais, théâtre naguère de la mission de saint François de Sales : Douvaine, le 11 août ; Thonon, le 13 ; Evian, dont le visiteur nota « le fort décent état », le 19 ; Les Allinges, le 21. Les habitants du hameau de Mesinges réclamaient à cor et à cri leur désunion de cette paroisse ; on fit droit à leur requête. Par Boège (22 août), Peillonex (25 août) et La Roche (26 août), l'évêque s'enfonça dans la vallée du Giffre, toute sonore de l'activité de ses tailleurs de pierre. Le 1^{er} septembre, il visitait Sixt, puis, le 3, Samoëns, où les maçons du pays venaient de fonder une chapelle, et dont le maître-autel s'ornait d'un beau retable tout frais. Revenant sur ses pas, il vit Saint-Sigismond, Cluses, Sallanches, et Megève enfin, où il était le 11. Par crainte de « superstition », l'autorité ecclésiastique y avait fait enlever une statue de saint Jean-Baptiste, le patron de la paroisse, qui était l'objet d'un culte jugé suspect ; la population vint en corps protester de sa soumission, et supplia que la statue fût remise en place, « sans esprit d'idolâtrie ». Le 13, Mgr visitait Flumet ; deux jours plus tard, il terminait par Ugine son premier « survol » du diocèse : en moins de deux mois, près de 400 kilomètres parcourus, plus de trente paroisses visitées.

Le programme de l'année suivante (1699) fut limité à la « partie de France » et au voisinage de Genève. C'est le 20 août seulement que le prélat put se mettre en route, tandis que commencent de tomber sur le plat pays

³ Les Visites pastorales de Mgr de Rossillon de Bernex sont conservées aux Archives de la Haute-Savoie sous les cotes 1 G 122 à 125. Les Visites de Mgr Deschamps de Chaumont, son successeur immédiat, sont reliées à la suite du registre 1 G 125.

les premières brumes et fraîcheurs de l'automne. De Rumilly, il s'enfonça dans la brèche du val de Fier, puis, par Serrières et Culoz, dans la profonde vallée du Sérans bugéyen, d'où il remonta sur la Michaille et la Valserine. Les 2 et 3 septembre, il visitait Chézery et Lélex et, par le col de la Faucille ou, peut-être, celui de Crozet que traverse un chemin muletier, déboucha sur les rives du lac, à Versoix où l'église, trop exigüe — et ce signe, aux portes mêmes de Genève, lui fut un réconfort —, réclamait une reconstruction. Passant en rive chablaisienne, il inspecta successivement Collonge-Bellerive, Yvoire, Excenevex, Bons, d'où il s'en revint par Ville-la-Grand et Cruseilles, qu'il visita le 15 septembre.

Aux derniers jours de juillet 1700, il reprenait la route, afin d'amorcer l'inspection du vaste secteur méridional du diocèse, soit le massif préalpin des Bauges ; puis, pour la troisième fois, il se rabattit sur le voisinage de Genève, objet décidément de sa toute spéciale sollicitude. Parti, le 29, de Saint-Jorioz au bord du lac d'Annecy, il atteignait Le Châtelard le 1^{er} août, et put y prendre une connaissance sommaire de l'état des paroisses de ce secteur. Le cours du Chéran le conduisit à Allèves et Héry-sur-Alby, d'où, par Sion, le val de Fier, la Chautagne, il gagna Vieu en Valromey et la paroisse extrême d'Hauteville ; franchissant le plateau de Retord enseveli sous sa carapace de sapins, il plongea sur la Michaille, avant d'effleurer le territoire de la République, comme s'il en voulait tâter les défauts et endiguer le rayonnement, tout en faisant éprouver à la cité rebelle le poids d'une présence insistante : Saint-Jean-de-Gonville, Chancy, Annemasse, Hermance, Ballaison. Le retour se fit par les jolis chemins buissonniers de la vallée de l'Arve et les préalpes de Thônes ; à Thorens, il huma le souvenir de son saint prédécesseur, et consacra le 3 septembre le maître-autel de l'église paroissiale.

Les inspections des années 1701 et 1702 devaient le ramener presque sur les mêmes chemins. Entreprise dès la fin du mois de juin, la plus belle saison peut-être du pays savoyard, la première le porta d'Albens (30 juin) à Ruffieux en Chautagne, puis, derechef, en Valromey : Virieu-le-Petit, Songieu, et de nouveau la Chautagne avec Chanay d'où, comme invinciblement attiré par la nostalgie du siège perdu, il s'en revint rôder un moment dans la banlieue de Genève. On le retrouve le 17 juillet à Saint-Jean-d'Aulps, en plein cœur du Chablais, puis aux Gets et à Châtillon-sur-Cluses. Il pénètre en Haut-Faucigny, diapré de ses diamants de neige, y consacre solennellement, le 22 juillet, l'église de Passy, tout nouvellement réédifiée dans le style baroque alpin que Megève d'une part, la vallée de Montjoie de l'autre, venaient tout juste d'introduire en Savoie du Nord : première d'une série de cérémonies qui jalonnent et illustrent le renouveau religieux et social de la haute vallée de l'Arve. Les 26, 27 et 28, sur le chemin du retour, il visitait encore Saint-Nicolas-la-Chapelle, Saint-Ferréol et Doussard.

Un voyage qu'il fit à Vienne au début de l'été 1702 retarda jusqu'à l'extrême fin de juillet sa visite de cette année, dont le circuit fut quasiment calqué sur le précédent : soit le Valromey, la Michaille, le pays de Gex et Viry, d'où, épuisé, il délégua son Vicaire général dans les petites paroisses limitrophes de Vers, Malagny, Essertet, Humilly. Il poussa une pointe jusqu'en vallée d'Abondance, trouva, à Villard-sur-Boège, une paroisse tellement zélée qu'un enthousiasme non feint transperce l'impassibilité du procès-verbal :

« Toutes choses sont en si bon estat dans la ditte église qu'il n'y a rien à ordonner de nouveau. Monseigneur en a béni Dieu et loué le zèle et la piété du pasteur et des peuples. » Le Haut-Faucigny lui ménagea d'autres joies encore : il y consacra à la suite les églises de Servoz (30 août) et Saint-Gervais (4 septembre), reconstruites par la ferveur populaire des paroissiens. Il regagna Annecy par Notre-Dame-de-Bellecombe, Crest-Voland, Marlens et Talloires (9 septembre).

Le voyage de 1703 fut bref, du 25 juillet au 18 août : sans doute, la guerre menaçante requérait-elle toute l'attention de l'évêque en son diocèse frontalier et exposé. Rassuré provisoirement quant à la « partie France », dont il estimait avoir maintenant une expérience suffisante, il le limita au massif des Bauges, seulement effleuré en 1700, et aux environs d'Annecy : Duingt, Faverges, Manigod, dont il consacra l'église neuve, bâtie par les soins et aux frais des paroissiens, puis La Clusaz et Entremont, qui lui permit de parcourir une fois encore, dans la splendeur d'un été toujours vert, l'admirable route de la vallée du Borne. Il revint par Evires, le pays des Usses, et Poisy, prieuré de l'abbaye d'Entremont précisément.

En six années, tous les secteurs du diocèse, ou peu s'en faut, avaient donc été atteints. Dorénavant, le cours des événements internationaux allait contrarier sérieusement l'exercice des fonctions pastorales, et limiter les déplacements. Voyages plus brefs, parfois brusquement interrompus, suppression complète de la visite telle autre année, traverses de toute nature consignées laconiquement par les procès-verbaux : ces vicissitudes particulières d'une crise qui, à la mort du prélat, n'était pas encore dénouée, confèrent aux comptes rendus, par une sorte de compensation, un relief et une vie accentués. Dans le même temps, le visiteur, mieux armé par l'expérience acquise de son diocèse, fait montre d'une autorité plus décisive ; aux contraintes qu'imposent à la population la guerre et ses inévitables conséquences spirituelles, il ripostera, lui, par un zèle plus intense encore et plus nerveux. C'est alors que se multiplie l'office des consécration d'églises ; en retour, telle paroisse déficiente se voit traitée avec moins de ménagements et d'indulgence que naguère. Le prélat mènera son effort jusqu'à la limite extrême de ses moyens physiques.

En 1704, la guerre avec la France et l'occupation étrangère du diocèse ne retardent que de quelques jours son départ en tournée. Cette fois, il revient tout droit à cette « partie de France » où la conjoncture militaire est en passe de compromettre le redressement acquis. Le 12 août, l'évêque inspecte le nid d'aigle de Clermont, gagne la Michaille, le Pas de l'Ecluse, Russin et Ferney. De là, selon un itinéraire quasi invariable, il passe sur la rive méridionale du Léman, de Collonge-Bellerive à Neuvecelle sur Evian. A Nernier, qu'il visite le 27 août, la carence du curé, un sieur Vallier, provoque l'explosion d'une de ces colères, rares, mais où resurgit, son biographe l'atteste, la violence atavique du tempérament des Rossillon de Bernex. Saisissant la plume des mains du greffier, il déclare, par exception très grave, autoriser carrément les paroissiens à s'affranchir de la juridiction de leur pasteur légitime :

« Nous étants transportés expressément au lieu de Nernier affin de tranquilliser les peuples et maintenir le Service Divin dans un lieu voisin des hérétiques et où abondent comme en un port public les personnes de la Religion

Prétendue Réformée, nous avons eu la douleur de ne pas trouver la correspondance si désirée ; ... pour ne pas abandonner le service et intérêt de la Religion, nous avons permis aux peuples, en cas de refus de Mr le Curé, de se prévaloir des prestres du clergé, et au deffaut d'iceux, leur permettons de se prévaloir du service des Religieux approuvés, afin de pouvoir entendre la Sainte Messe.

M. G. Evêque de Genève »

On ignore les suites et la conclusion de l'affaire. Bien que l'évêque fût, à plusieurs reprises dans le cours des années suivantes, repassé à proximité, il ne devait plus visiter ni Nernier, ni Messery, la paroisse mère. Le 1^{er} septembre, il s'enfonçait dans les monts du Chablais, gagnait par Bellevaux, le col de Jambaz et Onnion la vallée du Giffre et le Haut-Faucigny. Le 6, il pouvait apprécier à Arâches la bonne gestion du curé bâtisseur, Jean de Lucinge, très affairé à la reconstruction de son église. Le 8, il consacrait l'église nouvellement réédifiée de Combloux, puis, par Nancy-sur-Cluses dont il venait d'autoriser le détachement de Scionzier, grimpait jusqu'au Mont-Saxonnex, d'où il descendait en vallée d'Arve ; Etaux, près La Roche, marqua le terme de sa visite annuelle.

1705 le revit, encore une fois, dans cette « partie de France » où s'accusaient les signes de relâchement. Des paroisses riveraines du lac de Bourget, il gravit de nouveau les chemins escarpés du Valromey, constata le mauvais état du chœur de l'église de Brénod, effleura le pays de Gex, salua le zèle des paroissiens d'Archamps, où le clocher avait été rétabli, l'autel paré d'un joli retable. Puis, par la basse vallée de l'Arve, il atteignait Saint-Jean-de-Sixt et Les Villards-sur-Thônes, dont il consacra l'église le 6 septembre.

Malgré les épreuves de la guerre et les fatigues de l'itinéraire, la Visite de l'année suivante, du 21 juillet au 31 août 1706, lui compta parmi les plus consolantes. Il s'agissait de la montagne, dont la vitalité religieuse et l'orthodoxie sans faille apparente contrastaient assez fort avec le trouble ou le délabrement de certaines paroisses occidentales : rive méridionale du Léman, dranse d'Abondance où, à Vacheresse, l'évêque recueillait la promesse des paroissiens de rebâtir leur église (ceux de La Chapelle-d'Abondance le feraient, de leur côté, quelques années plus tard), dranse de Morzine, haute vallée de l'Arve, où la petite paroisse de Domancy vint, elle aussi, recommander à Mgr son dessein de reconstruire l'église paroissiale dès le retour de la paix, vallée de Montjoie, où, le jour de la Saint-Louis, le prélat dédicaça le sanctuaire de Notre-Dame de la Gorge délicieusement réédifié par le Valsésien Jean La Vogna, val d'Arly enfin, puis Montmin pour finir, blotti sous les escarpements de la Tournette.

En 1707, le poids de la guerre et des opérations stratégiques, l'évacuation du diocèse par les Français, puis leur retour en force, et les tracasseries personnelles qui en résultèrent pour l'évêque interdirent tout déplacement. La Visite de l'année suivante, elle, fut brusquement interrompue. Afin de n'être pas pris de court, Mgr de Rossillon de Bernex l'avait pourtant entreprise de très bonne heure : le 15 juin, il partait pour l'Albanais, puis, derechef, pour la « partie de France » et le pays de Gex, dont il inspecta plusieurs paroisses, Divonne

notamment, d'où, après une brève incursion à Arcine en Vuache, dont on ne connaît pas le motif précis, il reprit la route du Chablais. Le 24 juillet, il séjournait au domaine épiscopal de Viuz-en-Sallaz, dont il s'apprêtait à « prendre une connaissance exacte et entière ... par les confins et désignations des nouveaux tenanciers », lorsque lui parvinrent « des nouvelles si importantes et pressantes que Mondit Seigneur at été obligé d'abrèger le temps afin de se retirer au lieu de sa résidence pour le bezoin du diocèse ». On ignore quelles étaient ces urgences : évolution des événements militaires ? circonstances politiques dont le prélat aurait été secrètement informé ? Il ne s'est jamais expliqué là-dessus.

Il est significatif, en tout cas, que les Visites pastorales aient été suspendues jusqu'en 1714. L'évêque était le premier à déplorer cette longue interruption, craignant, lorsqu'il serait en mesure de reprendre le cours de ses inspections, de « trouver bien de la besogne et du relaschement ». En 1714, il lui fallut tronçonner son programme en trois voyages distincts. Au mois de mai, il explora les paroisses des rives du lac d'Annecy ; à Giez, dont il trouva l'église en fort médiocre état, il ordonna des réparations d'autant plus pressantes que les voûtes étaient à nu et crevées de gouttières. Une brève tournée à La Balme-de-Thuy, Dingy, Nâves, Villaz, Aviernoz, Les Ollières, suivit, au mois d'août, la dédicace de l'église de Thônes à laquelle le prélat procéda le 25 août, jour de la Saint-Louis, et dont il complimenta fort les paroissiens : « laquelle esglise, chapelle et clocher ont esté bâtis nouvellement par les fondements par les scindicqs, bourgeois et paroissiens dudit lieu dans un temps de misère et de calamités, ce qui est une preuve de leur piété ». Même son de cloche réconfortant à Chamonix ; le jour de la Nativité de Notre Dame, l'évêque s'y rendit tout exprès pour consacrer la nouvelle église, « qu'il a mise au nombre des plus belles de nostre diocèze ». Il se déclara édifié « de la piété des habitants dudit lieu, qui ont fait une si grande despence pour cest édifice dans un temps que la stérilité des saisons et les calamités d'une longue guerre n'ont pu ralentir ny borner leur zèle ». Au retour, le 11, il dédicâça de même l'église de la nouvelle paroisse de Nancy-sur-Cluses.

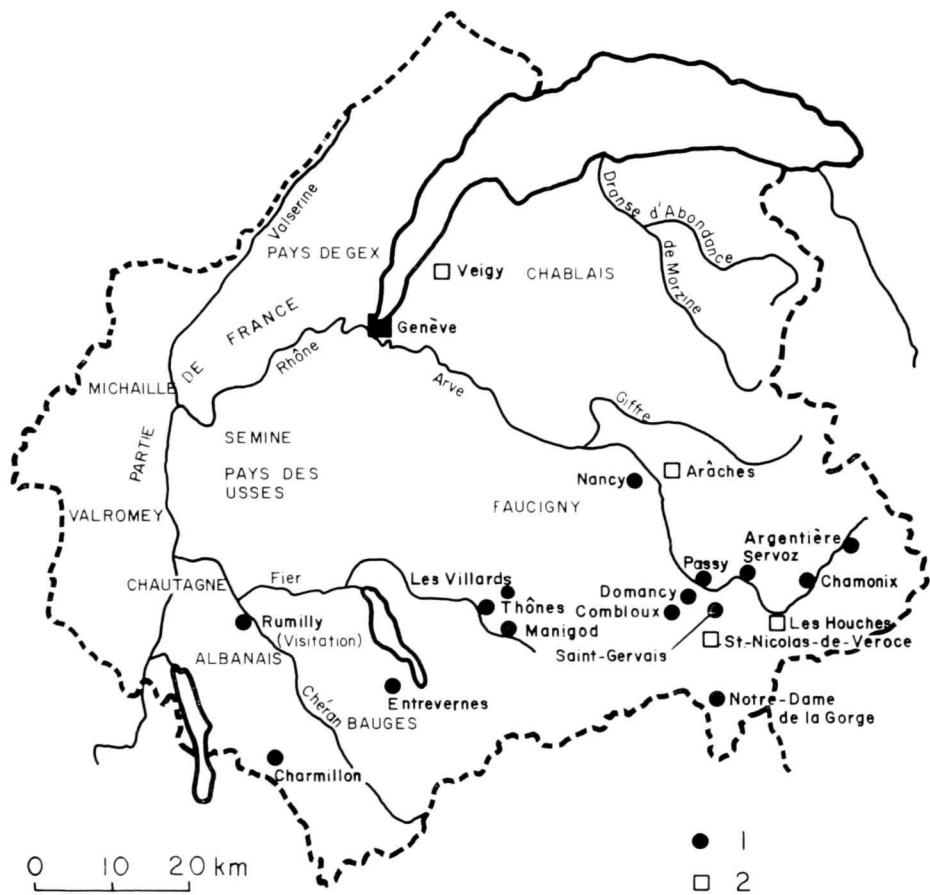
C'est sans doute et toujours au malheur des temps qu'il convient d'imputer l'absence de tournées d'inspection en 1715 et 1717, et la limitation de celle de 1716 aux environs immédiats d'Annecy, soit à quelques paroisses du val de Fier. Celle de 1718 fut imposée à l'évêque par l'enquête, qu'il tenait à effectuer en personne, sur certaines conséquences indirectes de l'émigration savoyarde, et faucignerande en particulier, dans les pays protestants ; ayant appris que des habitants de Saint-Jean-de-Tholome s'en allaient « demeurer un temps notable dans la ville de Genève, et y exercer des offices vils et méprisables (?), qui déshonorent le christianisme et la nation », il n'hésita pas à mettre en garde les paroissiens contre ces pratiques et le risque moral qui en résultait, non seulement pour les intéressés, mais pour l'ensemble de la communauté paroissiale elle-même. L'occasion de ce raid rapide lui permit, chemin faisant, de consacrer le maître-autel de l'église de Bogève, et, au retour, celui de Groisy.

Cette dernière inspection ouvrait un nouveau cycle beaucoup plus régulier, dans un climat politique et général apaisé. Sauf en 1722, où l'évêque ne bougea pas, et 1725, où il effectua à Paris une mission personnelle, afin

de tenter de contrecarrer l'échange territorial qui s'y négociait entre la République et la France, chaque année le revit en tournée, parfois étendue, à travers son diocèse. En 1719, il visita l'Albanais, morigénant les paroissiens d'Albens qui avaient laissé tomber leur église en décrépitude, consacrant à Rumilly, sous le vocable de l'Immaculée Conception, l'église du monastère de la Visitation, à l'édification de laquelle les religieuses avaient joyeusement contribué, « en aidant même à porter les matériaux et servant maçons et charpentiers dans les heures de leurs récréations ». En 1720, il visita le Bas-Chablais, où il inspecta notamment l'église de Veigy-Foncenex, en cours de reconstruction par les soins de trois maîtres valsésiens, et celle de Vovray-en-Bornes, qui venait d'être pourvue d'un élégant retable. L'année 1721 fut marquée par un bref voyage d'automne dans les Bauges et la Chautagne, au cours duquel il consacra les églises des villages d'Entrevernes et de Charmillon (devenu depuis lors Saint-François-de-Sales par emprunt au vocable du sanctuaire consacré). En 1723, l'évêque se contenta de parachever, autour de Frangy, la visite de la région des Usses et du Salève ; une très courte tournée, l'année suivante, le conduisit parmi les frimas de novembre aux confins septentrionaux d'Annecy, puis, au mois de décembre, en Chautagne et Valromey, où il inspecta successivement Corbonod, Yon, Passin et Chavornay : voyage précipité dont les motifs, au fort de la mauvaise saison, ne transparaissent pas clairement des comptes rendus.

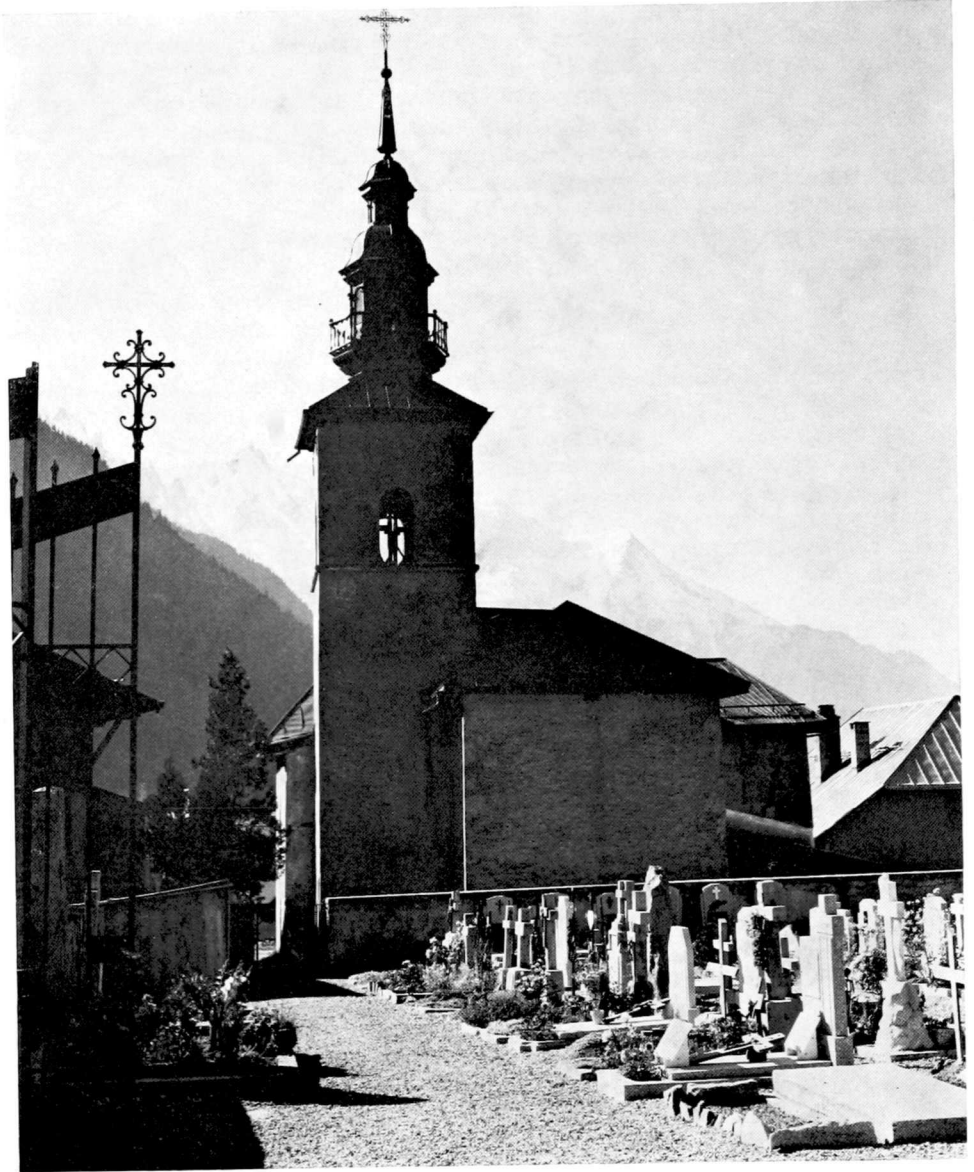
En 1726, libéré du souci de la négociation genevoise, à propos de laquelle il allait bientôt recevoir du Cardinal de Fleury tous apaisements, il voulut revoir, pour la dernière fois, cette « partie de France » qui lui tenait tant à cœur. Aux derniers jours de septembre, il s'ébranla par Flaxieu, petite paroisse des marais de Lavours, pour le Valromey où il inspecta Brénaz et Craz, avant de redescendre sur le versant oriental du Grand-Colombier d'où, par Injoux et Arlod, il gagna la banlieue de Genève. L'église d'Aire-la-Ville, rebâtie à neuf par les paroissiens, n'attendait plus que son curé. A Thônex, où il se rendit un mois plus tard, le 7 novembre, il put visiter avec émotion la chapelle que son propre père avait fondée dans l'enclos du château le 25 février 1681 ; il passa encore par Ville-la-Grand, Monthoux et Juvigny. Le 17 décembre, il était de retour à Annecy.

La tournée de 1727 fut la dernière et demeura inachevée. L'évêque comptait consacrer les églises neuves du Haut-Faucigny, qui attendaient avec impatience sa visite. Il prit la route au début d'octobre, par La Roche (4 octobre), Bonneville (8 octobre) et Cluses, où la nef de l'église paroissiale, menaçant ruine, allait être reconstruite sur son injonction, en 1733. Le 17, il consacra l'église de Domancy, à laquelle ne manquaient plus que quelques éléments décoratifs, en particulier le Christ du tref, et le clocher. Puis, par Saint-Gervais et Chamonix, il atteignait, le 23 octobre, Argentière dont il consacra l'église bâtie à neuf par le Valsésien Antoine Janetta et son collègue Jean-Marie Mateles. Fut-il saisi par la chape de froid humide et glacé qui, dès la chute du soleil, tombe à cette saison du glacier tout proche ? par l'altitude ? A peine la cérémonie était-elle terminée qu'il fut pris de convulsions et d'une forte fièvre. On le transporta d'urgence à Sallanches, où cinq médecins se succédèrent à son chevet. Quinze jours durant, il délira : le Sacrement des malades lui fut administré, des prières publiques décrétées à travers tout



Diocèse de Genève (XVII^e siècle).

1. Eglises dédiées par Mgr de Rossillon de Bernex.
2. Eglises en construction du vivant de l'évêque.



Eglise d'Argentière (Haute-Savoie).

le diocèse. Son extraordinaire résistance physique eut finalement raison du mal inconnu, mais le prélat avait atteint les soixante-dix ans, ne se remit jamais tout à fait, renonça aux tournées, sauf, l'année suivante, une brève course à Aire-la-Ville, et commença de se préparer à la mort.

Il pouvait, en bonne justice, se féliciter d'avoir accompli l'essentiel de sa mission pastorale. Il avait, selon son vœu, pris de son diocèse la connaissance la plus exacte, étendue et attentive, en avait, sans compter sa peine, exploré tous les recoins ; les zones névralgiques l'avaient reçu plusieurs fois de suite. Consolidant sans cesse autour de Genève les positions catholiques, luttant contre les souffles délétères issus de France, il pouvait, ainsi que, déjà, saint François de Sales, trouver son réconfort dans le spectacle de la fidélité toujours affirmée des paroisses montagnardes. Son prédécesseur immédiat, mort comme lui à la tâche, avait été le premier témoin de cette fièvre constructive qui, l'une après l'autre, les avait saisies depuis le milieu du siècle. Lui-même ne consacra pas moins de quinze églises, dont deux dans les Bauges (Entrevernes et Charmillon - Saint-François-de-Sales), trois dans la vallée de Thônes (Manigod, Les Villards, Thônes), une en Albanais (Visitation de Rumilly), et toutes les autres en Faucigny. L'église de Saint-Nicolas-de-Véroce, achevée dès 1729, attendait sa dédicace, que célébra Mgr Biord le 17 juillet 1766 ; celle des Houches fut probablement entreprise du vivant de Mgr de Bernex, inaugurant ainsi la seconde flambée qui, à la veille de la Révolution française, aurait doté la montagne de Haute-Savoie, à l'instar de sa sœur tarine, de sa constellation chatoyante d'églises populaires baroques. A ce seul point de vue, c'était déjà un beau palmarès, dont les historiens de l'art savoyard doivent, entre autres, lui demeurer reconnaissants.